

La dispute

Je ne sais plus comment ça a commencé. On avait débarrassé la table. Il y avait des miettes parce qu'on avait coupé du pain pour manger avec la salade. Les miettes restaient là. Parfois quand personne ne me regardait je faisais tomber les miettes par terre. C'était plus simple. Mais là on était de nouveau tous assis autour de la table, les assiettes empilées à côté de l'évier, les miettes sous nos yeux, les serviettes de toile froissées et posées là qui faisaient des taches de couleur. Il y avait de la mauvaise humeur dans l'air. Je n'avais pas raconté ce que j'avais fait à l'école pendant la journée parce que personne ne m'avait posé la question. D'habitude il y avait toujours un moment réservé à ça, pendant le repas « alors, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui à l'école ? » et je racontais. Le travail écrit qu'il avait fallu répéter la veille, les pièges tordus de la maîtresse, les bouts de gomme qui volaient à travers la classe et les billets de triche qui dépassaient du plumier. Rien de ça ce soir là. Il faisait encore jour parce qu'on était à la fin de l'année et que c'était bientôt les vacances. Je ne savais pas encore ce que j'allais faire pendant l'été. Il y avait toujours des copains qui partaient à l'autre bout du monde. D'habitude je passais une semaine chez mes grands-parents. Ou deux. Mais on n'a pas parlé de ça ce soir là. Ni d'école ni de vacances. On n'a presque pas parlé ou on a parlé pour rien. « Qu'est-ce qu'il a fait chaud aujourd'hui... Moi j'ai pris une douche en rentrant tellement j'ai transpiré... J'ai passé à côté d'un accident et il y avait la police et les gens de la désincarcération – pas joli à voir... » des choses de tous les jours et qui n'avaient pas de rapport avec nous. Avec nous comme personnes. Il avait fait chaud pour tout le monde et quelqu'un était mort sur la route. Mais ça ne nous concernait pas autrement. Alors on avait mangé en se demandant de se passer le sel. Le sel avait changé de place plusieurs fois pendant le repas. Tout le monde avait fini son assiette parce que c'était bon ces lasagnes et puis on a dit comme d'habitude « comme ça il fera beau demain ». C'était des réflexes qui faisaient qu'on prononçait tout de même quelques mots même s'il n'y avait rien à dire. Mais il faisait un peu lourd ce soir là. Je me suis levée pour débarrasser les verres et c'est à ce moment que ça a commencé. Dans mon dos. La dispute. Un mot plus haut que l'autre. Une insulte, je crois. Je ne sais plus vraiment laquelle et cela n'a pas d'importance. Juste que cela s'est déclenché au moment où je me suis levée, dans un mouvement précis que j'avais fait – à cause de ce mouvement ? Aurais-je dû rester immobile, surveiller les miettes, observer la mouche qui tournait au-dessus du pain entamé ? J'avais le dos tourné et je ne pouvais plus me retourner. Les mots étaient lâchés comme des chiens. Ça a commencé à aboyer. Je n'avais pas encore posé les verres, je les tenais entre mes mains. J'aurais pu les laisser tomber et cela aurait fait un grand bruit et ils se seraient tus. Ils auraient peut-être ri, ou alors ils m'auraient grondée ou alors rien et le silence et j'aurais tout balayé avec la petite balayette et la ramassoire en m'excusant. J'aurais pu les lâcher exprès. Mais je ne l'ai pas fait. J'ai posé les verres à côté des assiettes. Leurs voix s'entrechoquaient. J'aurais peut-être dû raconter ce que j'avais fait aujourd'hui à l'école. J'aurais dû leur dire que j'avais gagné une épreuve de course de vitesse, leur montrer mon dernier dessin. Peut-être que cela les aurait empêché de commencer. J'aurais pu inventer des mensonges. Dire qu'on m'avait tapée à la récréation. Leur faire penser à autre chose. Qu'ils se sentent unis pour moi. J'aurais dû prévoir. Mais si je restais là à finir ce que j'avais à faire peut-être allaient-ils arrêter de se disputer... si je restais là ? Debout dans la cuisine. Le dos tourné. Concentrée sur les mouvements que je pouvais faire sans perdre ma contenance. A faire comme si de rien n'était. Ils se diraient : on ne peut tout de même pas s'insulter devant elle. Ils auraient un peu honte, non ? Mais la dispute continuait. Mes gestes ralentissaient afin de conserver leur précision sans perdre un éclat des mots qui sifflaient comme des balles. Je vidais le lave-vaisselle plein de vaisselle propre. Porcelaine qui s'entrechoque. Verres aussi – et les couverts qui cliquent au fond du tiroir. Il fallait ensuite charger le même appareil de la vaisselle sale du souper qui venait de se

terminer. Ils se tenaient toujours dans mon dos. Le ton montait. J'aurais pu faire volte-face mais je ne voulais pas voir leurs visages. Les visages dans la colère se tordent. Il y a alors des grimaces qu'on n'oublie pas et même si un visage au repos peut paraître fade cette expression surprise au détour d'une phrase venimeuse, cette expression s'imprime par-dessus les traits comme un masque et elle y reste. Longtemps. On est assailli dans sa tête par un défilé cauchemardesque de carnaval. Je ne me retournerais pas. Ils étaient là, dans mon dos et je chargeais le lave-vaisselle. D'habitude je ne rinçais pas les assiettes mais j'éprouvais à ce moment précis le besoin d'apporter un soin scrupuleux à chacun de mes gestes. Peut-être que la perfection de mes mouvements les ferait taire, peut-être les divertirait-elle de leur principal souci, celui de se disputer... J'aurais alors gagné une grande victoire. Mais les couples qui se disputent ne s'occupent pas de ce qui se passe autour d'eux. Les disputes absorbent le monde comme un trou noir. Les éclats de voix absorbent toutes les images et on se retrouve face à face dans une rue aussi déserte que celle d'un western spaghetti. Sauf que ça fait plus mal. Pas de balles à blanc. Pas de fausse hémoglobine. Des mots ciblés, taillés, affûtés et qui font mouche à tout coup. Parce qu'il y a cette intimité dans laquelle on est entrés. Parce qu'il y a tout ce qu'on a accepté de dévoiler à l'autre. Parce qu'on s'est tenus comme des chiens confiants, sur le dos, le ventre offert pour des caresses, et que l'on ne pensait alors pas que les coups pleuvent aussi. Je rince les assiettes, les unes après les autres. Ça colle, les lasagnes. On a tous mangé la même chose, le même plat. On se nourrit de la même nourriture. Comment peut-on se disputer après cela ? Il y avait de la salade aussi et on l'a servie dans les mêmes assiettes. Les petits grains de moutarde de la sauce font des dessins dans ce qui colle des restes de lasagnes. Je rince chaque assiette avec soin, je la brosse avec du produit vaisselle. Comme si je la lavais. En fait l'assiette est propre lorsque je la dépose dans le lave-vaisselle – mais ils ne s'en rendent pas compte. Ils ne me disent pas « va dans ta chambre ». Tant qu'ils ne me diront pas « va dans ta chambre » je ne bougerai pas d'ici. J'ai le droit de savoir. Nous mangeons la même nourriture. Alors je lave les assiettes avant de les ranger dans le lave-vaisselle. C'est comme si je les rangeais dans une armoire verticale. Chez une amie il y a aussi un lave-vaisselle mais il ne fonctionne plus et ils ont décidé de l'utiliser comme armoire. Je pense très fort à elle. Je pense au jour où nous nous sommes giclées avec le jet pour arroser le jardin. Il faisait aussi chaud qu'aujourd'hui ce jour-là. On était pieds nus dans l'herbe, en costume de bain et puis on voulait se rafraîchir un peu alors je me suis souvenue du tuyau d'arrosage roulé au coin de la terrasse. On a beaucoup ri. On se sentait mieux, après. Est-ce qu'on se sent mieux après une dispute ? Comme pour un orage ? Il fait lourd avant et après, lorsque le nuage est crevé, la pluie écrasée au sol et ruisselante, lorsque les éclairs nous ont fait ressembler à des fantômes et le tonnerre sursauter... On se sent mieux, après ? Pas sûr. Il y a des arbres fendus, brûlés. Il n'y a plus l'intensité des couleurs sous un ciel menaçant. Il y a la terre noyée, les petits fruits hachés par la grêle qu'on n'avait pas vu venir. Alors quoi ? Il ne faudrait jamais élever la voix ? Un peu de pluie, parfois, par tristesse. Je ne sais ce qui vaut mieux. Le lave-vaisselle est plein. Il faudra bien à un moment ou à un autre que je me retourne, que je dise quelque chose. Je ne dirai pas « arrêtez de vous disputer » ou quelque chose du genre. Ça signifierait que j'ai compris qu'ils se disputaient mais je veux faire celle qui n'a pas compris, celle qui ne veut pas comprendre. Si je me retourne je leur demanderai « il y a encore quelque chose à faire ? » ou « je peux regarder la télévision ? » ou « c'est quand, déjà, l'anniversaire de grand-maman ? ». N'importe quoi qui leur montre que je m'en fous de leur dispute, qu'elle ne m'atteint pas, que je n'y crois pas, que je suis la plus forte, qu'ils ne pourront pas me faire avaler toute cette amertume, à moi, qu'elle glisse sur mes plumes. Mais il faut encore que je nettoie l'évier, le plan de travail, que je remette le parmesan au frigo et sel et poivre à leur place. J'ouvre le frigo. Il y avait un dessert. On n'a pas mangé le dessert. Il attend là. C'est injuste tout de même. « On n'a pas mangé le dessert. » Ça m'a échappé. Je ne voulais pas le dire à haute voix, mais ça m'a échappé. Il se fait un

silence dans mon dos. Une vague de froid. J'ai l'impression que le frigo me chauffe la poitrine, que la mousse de fraise me brûle les yeux et qu'une vague de froid me frappe le dos. Ce sont leurs regards. Ne pas se retourner. Ils avaient oublié que j'étais là. Ils se taisent. Ils se taisent et je me tais aussi, parce que personne ne sais quoi dire. Ça dure des heures. « Ferme ce frigo. On le mangera plus tard. » Je m'exécute. Sel poivre. Dans l'armoire. Ils ne parlent plus mais ils se regardent, j'en suis sûre. Les chaises grincent au sol. Ils changent de position. Peut-être qu'ils espéraient que je les interrompe. Ils reprennent leurs esprits, leurs positions, ils refourbissent leurs armes. En position. Feu ! Tous les mois on utilise un produit spécial pour nettoyer le vitrocéram. C'est un produit particulièrement chimique qui pique les yeux – mais ça fait briller comme dans la pub. Il ne faut pas l'utiliser sans mettre des gants. Je passe d'abord une patte humide sur la surface et puis j'enfile les gants de plastique jaune qui sont pendus sous l'évier. Ça claque. J'aime bien faire claquer les gants en plastique. Il faut d'abord se munir d'un racloir fourni avec le produit en action pour enlever les saletés les plus grossières. Ça fait des petits tas de graisse recuite, des filaments bruns foncés que je rince dans l'évier. Je peux passer à l'étape suivante. Le produit a la consistance d'une crème. On aurait envie d'y goûter si l'odeur n'était pas aussi repoussante. Une noisette suffit, c'est marqué sur le mode d'emploi. Je préfère une noix. C'est drôle comme on peut oublier ce qui se passe autour de soi lorsqu'on se concentre sur des choses simples, des choses à faire, lorsque tout le corps entre en jeu. Alors un sens prend la place d'un autre. On n'entend plus rien mais la puissance des odeurs est décuplée. Je sais que je ne devrais pas faire ça mais je me penche sur la noix de crème blanche et j'inspire à plein nez. Je me relève et ça tourne. Je m'accroche au bord du plan de travail de la cuisine. Je sue dans mes gants en plastique. Une éponge. Ils pourraient bien se disputer pendant des heures, je trouverais toujours quelque chose à faire. Je leur montrerai qu'ils ne peuvent pas tout à fait se détruire, parce que je suis là. Parce que je ne bouge pas, moi, parce que je ne dis rien mais que je fais, tout simplement, je fais quelque chose et puis je me rappelle de l'essentiel : on n'a pas mangé le dessert. Ça veut dire quoi ne pas partager un repas jusqu'au bout ? Renoncer ? A quoi ? A s'aimer ? Moi il n'y a pas d'amour auquel je veuille renoncer. Alors je reste là et je frotte la plaque de vitrocéram. Je veux leur montrer mon amour. C'est ridicule ? C'est ridicule de ne pas savoir mieux montrer son amour, de façon plus noble ? Chacun fait pourtant avec les moyens du bord. Mais se disputer n'est pas une preuve d'amour, ça non. Les plaques n'ont jamais été aussi propres. Le ton monte. Encore un coup de patte à l'ensemble, faire briller le chrome du robinet, sécher l'évier pour que les gouttes d'eau ne fassent pas de taches calcaires... les bras me tombent le long du corps. Ils ont compris. Ils m'ont vue. Ils se retiennent encore un instant « tu seras mieux dans ta chambre ». Je voudrais les aveugler de miettes de pain, retourner la mousse de fraise sur leurs têtes, leur donner des coups de pieds, crier le plus fort possible que je les aime quand même. « Allons, ne reste pas là ». Je les aime même s'ils sont bêtes. Ce ne serait pas à moi d'aller me cacher. Les gants claquent, je les jette dans l'évier et me mets à courir. Ils n'ont même pas vu tout ce que j'ai rangé.